

The Daughters of Evil ! (1)

Images de l'étudiante sur les campus nigériens

LES étudiantes représentent aujourd'hui 27 % de la population des universités nigérianes. Bien que logées dans des cités ou des blocs séparés, elles partagent avec les garçons de leur âge l'espace des grands campus résidentiels. Les règles de distribution des rôles et des statuts selon le sexe s'y élaborent dans un rapport parfois conflictuel entre une tradition universitaire « oxbridgienne » et les représentations dominantes du statut des filles et des femmes dans la société nigérienne.

Les étudiants nigériens véhiculent des images de l'étudiante et de la féminité qui sont révélatrices à la fois des transformations du statut social de la femme diplômée et de la déstabilisation des fonctions d'intégration de l'université dans ce pays.

L'essentiel des observations et documents sur lesquels se basent nos analyses concernent l'université d'Ibadan (UI), située dans le sud-ouest du pays à environ cent kilomètres de Lagos. Cet établissement qui compte 13 500 étudiants (2) fut inauguré par l'administration britannique en 1948, puis placé sous l'autorité directe du gouvernement fédéral à partir de 1962 (3).

Cette université, marquée par une « tradition universitaire » presque cinquantenaire, symbolisa longtemps à elle seule le système universitaire nigérian, avant que ne se multiplient, pour des raisons politiques surtout, le nombre et les statuts d'établissements, et avant que la conjoncture économique et sociale des années 80 ne les rende plus perméables aux réalités de leur environnement.

La lente intégration des filles dans l'école des garçons

Le Nigeria compte une centaine d'institutions d'enseignement supérieur (trente-six universités, une quarantaine de collèges

d'éducation et trente collèges polytechniques), fréquentées au total par plus de 500 000 étudiants (4). Ce chiffre brut, impressionnant au regard des effectifs enregistrés dans les pays d'Afrique noire en général, ne doit cependant masquer ni un taux global d'inscription dans l'enseignement supérieur, ni des indices de fréquentation féminine comparables aux résultats moyens obtenus sur l'ensemble du continent (5).

Les étudiantes en université : des élues de choix

Comme dans la plupart des pays de la région, les mesures de gratuité d'accès à l'enseignement primaire des années 50-60 ont entraîné un accroissement significatif de la scolarisation des filles, qui s'est rapidement répercuté aux niveaux secondaire et supérieur. Les universités nigérianes, à elles seules, qui comptaient 8,5 % d'étudiantes au début des années 60 en accueillent aujourd'hui près de 50 000, soit un peu plus de 27 % des inscrits (en moyenne 25 % en 1991 pour l'Afrique noire) (6).

Enfin avec un taux brut de scolarisation des filles dans l'enseignement supérieur de 2 %, le Nigeria se situe aujourd'hui encore juste au niveau de la moyenne des pays de l'Afrique subsaharienne (7).

La tendance à la stagnation du pourcentage de filles scolarisées, observée depuis quelques années à tous les niveaux d'enseignement, a conduit les chercheurs à s'intéresser plus directement à l'évolution des principaux déterminants du taux d'insertion des filles dans l'enseignement (8).

(1) Jeux de mots (Ève/evil) employé dans les journaux étudiants de l'université d'Ibadan pour qualifier les étudiantes.

(2) Dont 3 800 étudiantes. Chiffres tirés du Commonwealth Universities Yearbook 1994.

(3) Sur les 36 universités nigérianes, 16 ont ce statut fédéral, les autres sont administrées par les États. Les établissements fédéraux sont les plus anciens et les plus convoités (tant par les enseignants que par les étudiants). Ils sont tous implantés en périphérie des grandes métropoles et sont organisés en campus résidentiels selon le modèle « classique » des universités américaines ou britanniques.

(4) Les sources indirectes auxquelles nous faisons référence, notamment l'annuaire de l'Unesco (1994), le Commonwealth Universities Yearbook (1994), et quelques études nigérianes, s'appuient toutes sur les données fournies par la NUC (National Universities Commission). Selon les indices retenus, les totaux peuvent

cependant varier du simple au double et appellent une lecture vigilante. Pour les chiffres avancés ici, nous avons dû procéder par recoupements d'informations et par estimation.

(5) Le Nigeria compte 200 étudiants en université pour 100 000 habitants, la moyenne du continent se situant autour de 325 pour 100 000. Cf. PNUD, *Rapport mondial sur le développement humain 1993*.

(6) *Idem.*, p. 175. Le recensement de 1991 indique une proportion identique d'hommes et de femmes dans le pays (cf. E. Omoluabi, *Données de base sur la population : Nigeria*, Paris, CEPED, 1994).

(7) *Idem.* Le taux brut de scolarisation féminine indique le nombre de filles inscrites à un cycle (niveau) d'enseignement (qu'elles soient ou non en âge de le fréquenter), exprimé en pourcentage du nombre de filles appartenant au groupe d'âge correspondant à ce niveau d'enseignement.

(8) Voir I. Deblé, « Différenciations

Dans un premier temps, les inégalités relevées entre le Nord et le Sud du pays ont dynamisé la recherche sur les facteurs culturels affectant la scolarisation des filles dans la partie musulmane et haoussa de la fédération (9). La religion musulmane, de par la distribution des rôles masculins et féminins qu'elle préconise, apparaissait alors dans de nombreuses analyses comme l'explication la plus satisfaisante des déséquilibres régionaux observés.

Ces interprétations résistent mal aux comparaisons internationales, pour peu que l'on ne focalise pas l'attention sur les quelques pays ayant connu, à l'instar du Nigeria, une implantation de l'école variable d'une région à l'autre selon l'appréciation des réalités culturelles et religieuses par les administrateurs coloniaux (10). Le phénomène de déscolarisation, concomitant des autres symptômes de la crise économique que traverse le Nigeria, affecte plus les filles que les garçons quelle que soit la région étudiée. Il conforte la tendance à la prédominance des déterminants socio-économiques sur la scolarisation des filles en période de crise.

Dans l'enseignement supérieur, cette tendance est observée depuis une vingtaine d'années. Alors qu'une étude de A.B. Fafunwa (11), portant sur la population étudiante des cinq universités existantes en 1965, s'en tenait à une explication culturaliste de la faible représentation féminine (8,8 % des inscrits), deux études menées à Ibadan (UI) et Lagos (Unilag) quelques années plus tard soulignaient déjà en plus, la très nette supériorité du statut socio-économique d'origine des filles sur celui des garçons (12). La recherche menée dix ans plus tard à Ifé (université de même statut et établie à proximité des deux précédentes) par K.L. Biraimah indiquait une accentuation de ce phénomène malgré la progression globale des effectifs féminins (22 % des inscrits) (13). De plus,

ou uniformisations », *Afrique contemporaine*, n° 172 « Crises de l'éducation en Afrique », 1994, pp. 9-32.

(9) Pour une bibliographie fournie sur cette question, voir M. Csapo, « Religious, Social and Economic Factors Hindering the Education of Girls in Northern Nigeria », *Comparative Education*, vol. 17, n° 3, 1981.

(10) En utilisant, à titre de comparaison, diverses régions du Ghana et de la Côte-d'Ivoire, M. Csapo signale dans tous les cas une tendance similaire qui l'amène à conclure que « quand le choix doit être fait d'envoyer ou non un ou plusieurs enfants à l'école, quelle que soit la religion, l'éducation des garçons de la famille est toujours perçue comme un investissement économique plus intéressant que celle des filles, qui, par le mariage, quitteront la famille » (*ibid.*, p. 317).

(11) A.B. Fafunwa, *A History of Nigerian Higher Education*, Macmillan, Lagos, 1971.

(12) P. Van den Berghe, *Power and privilege at an African university*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1973, p. 154. Voir également *Aspirations and Attitudes of University of Lagos Undergraduates*, Human Resources Research Unit, University of Lagos, p. 3.

(13) K.L. Biraimah, « Class, Gender, and Life Chances : A Nigerian University Case Study », *Comparative Education Review*, vol. 31, n° 4, 1987, pp. 573-574. 73 % des filles de son échantillon représentatif vivaient en milieu urbain (44 % des garçons), et 63 % d'entre elles étaient originaires de familles à haut statut économique et social (25 % des garçons).

l'auteur signalait chez les filles une plus forte influence de l'effet de classe sociale sur le choix de la filière et les motivations de l'inscription en université.

Le décalage croissant que l'on observe entre le statut socio-économique des filles et celui des garçons selon le statut de l'établissement est une donnée qu'il faut constamment avoir à l'esprit lorsqu'on aborde certains aspects de la vie sociale des universités nigérianes. Elle doit en particulier nous guider dans l'interprétation des préjugés et des stéréotypes qui régissent les relations entre garçons et filles sur le campus. D'après les indications fournies ci-dessus, l'université fédérale d'Ibadan recrute sa population étudiante féminine au sein de ce que P. Van den Berghe et K.L. Biraimah (14) appellent l'« élite urbaine » du sud du pays. Outre ses implications sur le niveau de vie des filles, cette origine sociale a conduit la plupart d'entre elles à fréquenter les internats privés non mixtes du secondaire, où elles ont acquis une expérience de la vie en collectivité que n'ont pas connue la plupart des garçons.

Théâtres d'interactions hommes/femmes sur le campus d'Ibadan

Du Nord au Sud du Nigeria les établissements universitaires sont mixtes. Filles et garçons s'y côtoient dans tous les lieux universitaires (salles de cours, bibliothèques...) et fréquentent sans restrictions légales les mêmes lieux de restauration et de loisirs (théâtre, piscine, cafés, infrastructures sportives). Sur tous les campus également filles et garçons ont les mêmes droits à s'investir dans les activités socio-éducatives que l'université les invite à gérer (unions étudiantes, associations de gestion des cités universitaires, associations culturelles et d'« État d'origine », groupements religieux...). Enfin, pour peu que les campus soient résidentiels, les étudiants des deux sexes disposent en principe des mêmes droits et des mêmes restrictions dans l'accès aux cités universitaires (15), même si localement, l'administration peut porter une attention plus particulière à l'hébergement des filles, comme au collège fédéral d'éducation de Yola où elles ont la priorité de l'accès aux halls de résidence.

Les cités universitaires sont, quel que soit l'établissement, des lieux non mixtes régis par des règlements intérieurs conformes aux

(14) *Op. cit.*

(15) Le logement sur le campus, autrefois assuré pour tout étudiant inscrit et pour la totalité de son cursus, est au-

jourd'hui soumis à un certain nombre de restrictions, sauf pour les étudiants « post-graduates » (maîtrise et doctorat).

principales directives de l'établissement. Sur ce point les situations les plus diverses peuvent être observées, des universités de Kano et Zaria où les visites de garçons dans les halls féminins sont totalement interdites, à l'université d'Ibadan où, au-delà d'un règlement strict et précis (16), le statut des résidents, la perméabilité des territoires de halls, et la vénalité des concierges commandent la régulation des contrôles territoriaux.

En somme, à l'exception des cités universitaires, étudiants et étudiantes de UI jouissent d'une liberté identique de circulation sur le campus, et d'une égalité de statut à laquelle leur éducation familiale passée et leurs trajectoires dans l'enseignement primaire et secondaire les ont peu préparés.

Une stricte partition territoriale

Comme nous l'évoquions plus haut, les étudiantes d'Ibadan, globalement originaires de milieux sociaux plus élevés que leurs homologues masculins, ont été pour la plupart amenées à suivre un cursus secondaire dans des internats privés (17). La distribution géographique de ces établissements non mixtes, souvent missionnaires, a suivi au Nigeria le mouvement de conquête coloniale. Ceux qui subsistent aujourd'hui sont principalement concentrés dans le sud et le centre du pays, où les taux de scolarisation féminine dans le secondaire sont nettement supérieurs à ceux du Nigeria septentrional. Quelle que soit la région concernée, la poursuite des études au-delà du primaire, pour les filles, semble avoir été liée jusqu'à présent à la possibilité d'intégrer ces établissements conçus sur le modèle des *public schools* britanniques, c'est-à-dire sur un mode de socialisation, le fameux *Gridiron system* (18), ca-

(16) Le « livret de l'étudiant » d'un hall masculin du campus précise par exemple que, « dans la présente réglementation, les étudiants de sexe masculin visitant les halls féminins, seront considérés comme visiteurs, alors que les garçons se rendant dans d'autres halls masculins ne seront pas considérés comme tels. De même, les filles visitant des halls masculins seront visiteuses. Les visiteurs de même sexe que la personne visitée ne sont autorisés dans sa chambre qu'entre 16 heures et 21 heures en semaine (du lundi au vendredi inclus), et de 10 heures à 21 heures les samedis, dimanches et jours fériés. Les visiteurs de sexe opposé doivent quitter les chambres d'étudiants à 19 h 30... », « University Rules of Residence », *Mellanby Hall Handbook*, fév. 1990, p. 6.

(17) Les différences entre l'origine

sociale des filles et celle des garçons, et le lien entre non-mixité des établissements et taux de scolarisation féminine sont des données communes à la plupart des États d'Afrique de l'Ouest. Voir sur ce point C. Coquery-Vidrovitch, *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique noire du XIX^e au XX^e siècle*, Desjonquères, Paris, 1994, pp. 239 et 246.

(18) Le *Gridiron* symbolise, dans la tradition des *boarding schools* privées pour les filles, la marque de l'établissement dont l'élève restera porteuse sa vie durant en assumant pleinement le rôle dévolu aux femmes. Voir G. Avery, *The Best Type of Girl. A History of Girls' Independent Schools*, Andre Deutsch, Londres, 1991. Le premier collège de ce type fut inauguré au Nigeria en 1950 (le Queen's College de Lagos). Selon C. Coquery-Vidrovitch, on y

ractérisé par une quasi-absence de relations avec les garçons durant l'adolescence.

Face à la mixité des établissements du supérieur, la cité universitaire, elle-même condition *sine qua non* du développement de la scolarisation des filles à ce niveau, est devenue une sorte de refuge où les étudiantes organisent, mieux que les garçons ne le font de leur côté, une véritable gestion communautaire d'un espace surpeuplé mais sécurisant car il les soustrait au regard et à la pression des hommes (étudiants, personnel de l'université, visiteurs...).

Sans doute les étudiantes se conforment-elles, par là même, à des modes d'appropriation et à des processus d'identification qui entérinent globalement les hiérarchies statutaires traditionnelles de l'université. Il en va en revanche tout autrement dans les lieux publics du campus, et en particulier dans les restaurants et les bars, abandonnés au secteur privé en 1987 et installés dans les cantines et les foyers, où les procédures de délimitation symbolique des distinctions statutaires et sociales entre étudiants obéissent désormais à une partition informelle. Rares sont les étudiantes qui aujourd'hui pénètrent seules et s'installent à l'intérieur d'une gargotte devant une assiette, comme le font quotidiennement des centaines de garçons, alors qu'elles en ont plus qu'eux les moyens financiers. Les étudiantes de l'UI mangent à l'intérieur de leurs halls et si certaines d'entre elles fréquentent en soirée (le week-end surtout) les restaurants « chics » du Student Union Building, c'est toujours à l'invitation d'un étudiant *postgraduate* ou d'un « invité » arrivé de la ville en Mercedes. D'une manière générale, au-delà de l'enceinte des halls, les pôles essentiels de la sociabilité étudiante extra-universitaire sont devenus des territoires résolument masculins.

Les mises en scène du corps féminin

La fréquentation de certains lieux de loisirs de l'UI, comme le théâtre ou les soirées-variétés de Trenchard Hall, est également très révélatrice de ce qui apparaît comme la réappropriation culturelle d'un cadre institutionnel en phase de désintégration. Dans les plus anciennes des universités du Sud, quelques rituels étudiants se sont perpétués comme les « semaines d'animations » et les carnivals proposés par les halls, les départements et les associations étudiantes des campus. Ces événements sont en général très attendus parce qu'ils constituent une occasion de sortie, parce que filles et garçons peuvent s'y retrouver librement, et surtout, parce qu'ils

enseignait plus les travaux d'aiguilles, la gestion domestique et le chant que les mathématiques (*op. cit.*, p. 242).

sont l'occasion d'une mise en scène de la féminité que le public, essentiellement masculin, affectionne particulièrement. Aux sketches invariablement déclinés sur le thème de l'adultère répondent, lors des soirées-variétés, les élections de « miss » départagées après trois passages sur scène (19), qui sont autant d'occasions de quolibets de la part de l'assistance.

Lors du premier passage, les candidates se parent d'un ensemble vestimentaire typique de leur région d'origine. Les railleries visent alors les costumes de celles venues de régions lointaines. Cette première mise en scène donne toujours lieu à un jeu de questions/réponses censé permettre au spectateur et au jury de se faire une opinion sur le niveau intellectuel des candidates, chaque faux pas de ces dernières étant sanctionné par une explosion de rires et de sifflets. Parure et mise en valeur du corps se conjuguent lors du deuxième passage individuel, où les candidates vêtues « à l'euro-péenne » affrontent les remarques d'ordre anatomique de l'animateur, d'autant plus acclamées qu'elles sont ridiculisantes. Au dernier passage individuel (en bikini), les sifflets et les cris de l'assistance s'amplifient. « *I go do* », « *Action now* », crient les plus jeunes à l'adresse de ces jeunes filles auxquelles ils oseront à peine, une fois dehors, adresser la parole.

Les carnivals des halls féminins illustrent également cette ambivalence des réactions masculines lorsque les filles se donnent en spectacle. Ils sont sans surprise les plus attendus. Juchées sur un camion Coca Cola ou dansant tout autour en tutu de crépon au rythme d'un orchestre de percussion, les Queens (20) soulèvent tout au long de leur parcours les hurrahs de centaines d'admirateurs. Les étudiantes appréhendent pourtant la traversée de certains halls masculins où la fête tourne fréquemment au harcèlement :

« Depuis quelque temps, les carnivals ont pris un tour plus rude, en particulier quand les halls féminins sont concernés. La plupart du temps la procession traverse sans mésaventure les cités Mellanby, Tedder, Bello, Kuti et Balewa, mais lorsque le convoi passe les portes de Zik ou Indy (21), la calamité se déchaîne. On affronte alors toutes sortes de harcèlements. [...] Il n'y a rien de mal à danser avec une fille, c'est après tout dans l'esprit du jeu ; mais la manie du "touching one baby" dépasse l'entendement. L'année dernière un résident de Independence Hall a même giflé

(19) Le titre de *miss* rapporte à l'élue quelques cadeaux (matériel hi-fi...) offerts par des sponsors de la ville.

(20) Du nom de leur cité universitaire Queen Elizabeth Hall.

(21) Zik est le diminutif de Azikiwe Hall, et Indy, celui de Independence Hall.

une fille qui avait eu l'audace de lui demander de quels droits il la malmenait. Quelle honte ! » (22).

La partition informelle du campus entre territoires masculins et territoires féminins ou encore les réactions que suscite la « mise en scène » des filles à l'occasion des festivités sont révélateurs d'une tension dont on voit bien ici qu'elle est alimentée au quotidien par une quasi-absence de communication entre garçons et filles. Comme le soulignait déjà P. Van den Berghe dans une recherche monographique menée à l'UI en 1973 (23), étudiants et étudiantes se croisent, plus qu'ils ne se fréquentent, entretenant ce « fort degré d'ambivalence et de conflit » auquel il attribuait plusieurs facteurs :

« Premièrement les étudiantes ne constituent qu'un septième du total, ainsi la majorité des garçons doivent chercher leurs compagnes, et en fin de compte leurs épouses, parmi des femmes beaucoup moins éduquées qu'eux. Deuxièmement, les étudiantes comme nous l'avons vu viennent dans l'ensemble de familles plus privilégiées que les garçons, et cette différence de classe en faveur des filles est à la base des critiques formulées par les garçons sur les étudiantes "qui pensent qu'elles sont "trop bien" pour les garçons de UI". Troisièmement, une série de changements complexes est venue altérer les rôles sexuels traditionnels sans leur substituer d'alternative claire » (24).

Doit-on voir dans ce conflit entre les stéréotypes qui s'attachent, selon le sexe, aux rôles masculins et féminins, les prémisses de ces contradictions repérées ailleurs en Afrique de l'Ouest entre l'imagerie conjugale des hommes et celle des femmes de la « petite bourgeoisie » urbaine (25) ?

Il apparaît clairement en tous cas que plus une étudiante réussit dans son cursus, plus elle se démarque du rôle et du comportement attendus de la femme. En accédant au statut de « femme libre » (26), elle attire les convoitises des hommes fortunés et plus âgés hors du campus et suscite dans le même mouvement, jalousie et critiques acerbes chez les étudiants. La presse étudiante, très active sur le campus d'Ibadan et essentiellement masculine, peut

(22) A. Ajoke, « Carnavalmania », *The Flash*, A publication of the journalists' club, University of Ibadan, mai 1992, p. 5.

(23) P.-L. Van den Berghe, *op. cit.*

(24) *Ibid.*, p. 181.

(25) Voir le chapitre 6 (« Guerre des sexes à Abidjan ») de C. Vidal, *Sociologie des passions (Côte-d'Ivoire, Rwanda)*, Karthala, Paris, 1991.

(26) Selon C. Vidal (*ibid.*, p. 152), le terme « n'indique pas la reconnaissance

d'une émancipation féminine mais signifie qu'elles ne sont plus contrôlées par leur groupe de parenté. Il est possible d'avoir une relation avec elles sans avoir aucune obligation à l'égard de qui que ce soit ». C. Coquery-Vidrovitch souligne également que, dans la plupart des grandes villes africaines, les jeunes filles instruites font l'objet d'une convoitise particulière de la part des hommes à la recherche d'un « deuxième bureau », 1994, *op. cit.*

être considérée comme un précieux indicateur de ces procès d'intentions réciproques qui empoisonnent les relations entre garçons et filles à l'université.

UI Girls, Na Wa O (27) ! L'arrogance des étudiantes, fonds de commerce de la presse interne (28)

Commérages et rumeurs constituent l'essentiel du sommaire des *campus mags* de l'université d'Ibadan. *Echoes, Flash, Tentacles, Curious, Lynx* n'ont d'ailleurs jamais eu vocation à s'inscrire dans quelque dessein académique que ce soit, sous peine de perdre la crédibilité que seule leur insolence convenue leur assure depuis plusieurs décennies (29). En revanche dans les livraisons des années 90, les relations entre étudiants et étudiantes ont largement surpassé les indiscretions sur la vie privée ou le salaire des enseignants... Le phénomène s'inscrit logiquement dans l'effacement de la fonction symbolique de représentation que l'université a longtemps voulu faire jouer au *senior staff*.

Les « journalistes » de l'UI, toujours prompts à nommer leurs « victimes », sont aujourd'hui avec humour qualifiés d'« espions » par les étudiants. Il est même vivement recommandé de mener ses aventures amoureuses sur le campus le plus discrètement possible, sous peine de faire la une du *Flash* :

« D'après les informations recueillies, Ronke Akandey PLC est aujourd'hui l'heureuse propriétaire d'un service de consultation dont le quartier général se situe dans la chambre D36, et qui compte Bola (chambre E1) et Toyeeen Salamy de Queen Elizabeth Hall au sein de son comité de direction. Ce service de consultation est principalement engagé dans la fourniture de filles "bon marché" à de nombreux clients alhajis (30) moyennant une coquette commission. Leur dernière victime serait Seun Daramola de Kurunmi Road, retrouvée en larmes et toute tremblante après une promenade avec un alhaji » (31).

Les filles sont les plus systématiquement visées par de telles publicités, et le plus souvent sur le mode de la réprobation ou de la dénonciation. Ce leitmotiv revient dans une masse d'articles qui

(27) Expression de l'anglais pidjin, signifie littéralement « les filles de UI ne sont pas bien ».

(28) Cette étude de contenu de la presse étudiante porte sur une vingtaine de publications rapportées de l'université d'Ibadan.

(29) Voir sur ce point L. Edozien,

« Reminiscences of an Ibadan Student Leader », in T.N. Tamuno (ed.), *Ibadan Voices, Ibadan University in Transition*, 1981.

(30) Qui a fait le pèlerinage de La Mecque (de l'arabe *hadj*). Très utilisé pour qualifier les riches personnalités.

(31) « Ronke Sells girls », *The Flash*, *op. cit.*

doivent cependant être distingués selon le registre des représentations auxquels ils se réfèrent.

Un premier ensemble regroupe les recommandations faites aux garçons pour approcher les filles du campus (32). L'entreprise apparaît toujours « délicate et de longue haleine » (33), tant les étudiantes sont réputées « matérialistes » (34). Les récits se succèdent où alternent les rares succès et les échecs les plus cinglants toujours traités sur le mode de l'humour :

« Je pris mon courage à deux mains, m'arrêtai devant elle et lui dit "Hello", ce à quoi elle répondit nonchalamment "Hi". Croyant entendre "I", je lui répliquai : "Oui toi bien sûr, à qui d'autre veux-tu que je parle ?" C'est après avoir dit cela que je réalisai mon erreur ; j'avais oublié que les filles de ce campus préférèrent le côté sophistiqué de l'américain "Hi" au traditionnel "Hello". Du coup je me repris et dis "Hi" pour m'élever ou plutôt m'abaisser à son niveau » (35).

Un autre ensemble d'articles, invariablement déclinés sur le mode de la dénonciation de pratiques provocatrices, traite du mode de vie des filles dans les halls et de leur comportement sur le campus. Les reproches peuvent porter sur l'attitude des étudiantes en général, leur préférence pour les *alhaji* plutôt que pour les étudiants, leur tenue vestimentaire, ou encore sur leur comportement sur scène lors des concours de beauté, jugés responsables des débordements occasionnés :

« Le principe général des élections de Miss dans le bon vieux temps était de tester leur intelligence, leur équilibre et leur allure. Le fait que ces compétitions dégénèrent à une vitesse alarmante nous donne aujourd'hui matière à réflexion. Prenez par exemple le spectacle absolument honteux de Moji Osanyin (36) : pensait-elle vraiment qu'elle obtiendrait la couronne en se dénudant ainsi devant les juges ? Ce maillot de bain lui couvrait à peine le derrière. Quelle vue dégoûtante et vulgaire, vraiment » (37).

(32) Un article intitulé « How to Happen ? », indiquait en juin 1991 à ses lecteurs le type de vêtements à porter, les restaurants les plus en vue du campus et les manières à adopter en présence des étudiantes (« Ne jamais finir son assiette sous peine de passer pour un bushman... »), *Echoes, The king of funk*, A Publication of Echoes Organisation, vol. 5, n° 10, UI, juin 1991.

(33) « Nice Girls : What Signs ? », *Tentacles*, A Publication of Gold Organisa-

tion, University of Ibadan, vol. 2, n° 1, 1991, p. 10.

(34) « UI Girls, Na Wa O ! », *The Flash*, *op. cit.*, p. 11.

(35) A. Adebayo, « Campus Na Wa », *Tentacles*, *op. cit.*, pp. 12-14.

(36) A l'occasion de la soirée-variétés de Queen Elizabeth Hall en 1991.

(37) « Beauty Contest or Strip Tease ? - Moji Osanyin : Was it ? », *Curious Magazine*, vol. 3, juillet 1991, UI, p. 16.

Nombre d'articles visent directement une étudiante ou les locataires d'une chambre en particulier, supposées par exemple enceintes ou atteintes du sida. Il va de soi que ce journalisme là ne procède à aucune investigation puisque son objectif penche plus du côté de l'entretien d'images stéréotypées et de préjugés que du côté de la restitution de faits, et ce en dépit des devises affichées en couvertures. Les récits d'avortements pratiqués dans les toilettes, d'expériences homosexuelles, de strip tease sur les balcons en direction des halls masculins entretiennent chez les garçons, et en particulier les plus jeunes d'entre eux, une image négative et purement instrumentale de la femme, qui se colporte de halls en halls.

Ce type de propos sur les femmes débordent d'ailleurs largement les rubriques « rumeurs ». Tous les sujets sont prétextes à de telles attaques comme en témoigne le rapport du *Lynx* sur les jeux inter-universitaires de 1990 : sur huit rubriques, six concernent l'attitude des athlètes féminines en dehors des stades (38). Le viol et le kidnapping de certaines d'entre elles y trouvent une justification liée dans un cas à « une manière provocante de s'habiller » et dans l'autre (le viol) à la sortie nocturne de la victime. Le journal se pose la question de « ce que pouvait bien faire une étudiante dehors après minuit » (39) ?

Au total, ce sont les relations des filles avec les hommes de l'extérieur qui suscitent le plus d'attaques. Les étudiants nigériens supportent mal l'attrait de leurs consœurs pour les restaurants et les boîtes de nuit, ou encore pour les petits cadeaux que leur offrent leurs visiteurs du week-end, qui envahissent les parkings des cités universitaires de leurs belles automobiles. Les étudiants interviewés à Ibadan en 1992 disaient tous avoir une petite amie au « village » et souhaitaient qu'elle devienne leur femme, mais c'est aux « *Queens* » élégantes et instruites du campus qu'ils rêvaient et dédaignaient leurs graffitis sur les tables de la bibliothèque.

Dans des conditions économiques difficiles pour tous, la plupart des étudiantes se doivent, comme les garçons, de rechercher par tous les moyens des ressources complémentaires aux bourses rares et insignifiantes, et aux billets reçus çà et là lors des visites à la famille. L'appel au « *sugar daddy* » étant certainement le plus efficace de tous, il n'est guère étonnant que la jalousie des garçons se concentre sur cette opportunité qu'ils n'ont pas, et qui les prive de surcroît de possibilités d'idylles sur le campus.

Quelques articles viennent cependant relativiser l'image et les

(38) « Beauty Queen indicted », « Raping and Kidnapping of athletes », « Official with long list of Female Friends », « Contingent Member slept in different Men's Room for 10 days », « Excited Medalist celebrates her Medal sleeping with a

Male Friend », « Calabar NUGA '90 an easy Toasting Ground », *Lynx*, a Publication of the Lynx Organisation, University of Ibadan, avril 1990.

(39) « Raping and Kidnapping of athletes », *ibid.*

jugements caricaturaux exposés plus haut. Il s'agit d'une part des rares articles relatant la vie des campus établis dans le Nord du Nigeria où, comme à Kano, les visites sont interdites aux garçons dans les halls féminins et où ne sont tolérés ni les soirées-variétés ni les concours de beauté. Les « journalistes » de l'UI sont unanimes dans leur condamnation de tels règlements qu'ils attribuent à l'arriération des populations haoussa et aux interdits de l'islam. Leur compassion pour les « sisters » du Nord contraste alors avec leurs assauts répétés contre les « sex queens » de leurs propres établissements.

Enfin les étudiantes ont elles-mêmes de rares occasions d'exprimer leur point de vue. On comprendra alors que le ton, bien que dénué de vulgarité, ne soit pas à l'apaisement. Ces articles fustigent en particulier le « harcèlement permanent » dont elles estiment faire l'objet « de la part des enseignants et de certains leaders étudiants » (40), et la brutalité dont les garçons font généralement preuve à leur égard (41). Les conceptions de la vie de couple et de l'« homme idéal » qu'elles développent quand elles en ont la possibilité offrent également un contraste saisissant avec les préjugés dont les affublent sur ce point les garçons (42).

Il ressort de ces représentations idéalisées que se font les unes et les autres de l'amour et du couple une constante commune aux deux sexes : chacun aspire à une vie conjugale aux côtés d'un conjoint issu de l'université, alors que garçons et filles se croisent sur les campus en menant, pour la plupart d'entre eux, leurs aventures amoureuses à l'extérieur. Ce paradoxe nous invite à considérer les relations observées entre les sexes comme caractéristiques d'une situation transitoire dont les étudiants saisissent mal les destinées.

(40) W. Adesokan, « In defense of UI Women », *The Lynx*, septembre 1990, p. 11.

(41) « Assez de monsieur-muscles. Vous n'avez pas besoin de nous prouver quoi que ce soit. Au cas où votre père vous aurait enseigné autre chose (on ne peut pas lui en vouloir, il n'a lui-même rien appris de mieux), sachez que nous les filles vous préférons avec un brin de délicatesse et de décence ». V.J. Akaeke, « Feminine Jabs », *Voguescope*, University of Benin, mai/juin 1989, vol. 1 n° 1, pp. 12 et 18.

(42) Le *Zikmag* ouvrait dans son édi-

tion de 1991 ses colonnes aux lectrices sur le thème du mari idéal. On retrouve dans les douze lettres reçues outre le refus de la polygamie, une importance particulière accordée à l'origine sociale et surtout au niveau scolaire du futur conjoint : dans tous les cas celui-ci doit être titulaire d'une licence au moins (de préférence dans une autre discipline que la leur). « What Type of Husband do University of Ibadan Girls look forward to ? », *The Zikmag*, Zik Hall Annual Magazine, University of Ibadan, 1991, p. 24.

De l'individualisation du rapport aux études aux stratégies de « distinction » dans la ville

On a pu qualifier la tension qui existe sur les campus nigériens, entre le comportement des étudiantes et le rôle que souhaiteraient leur faire jouer leurs homologues masculins, de « guerre des sexes » dans un climat de « prédation mutuelle ». De fait, les illustrations proposées ci-dessus contredisent le climat décontracté qui au premier abord semble caractériser les relations entre étudiants et étudiantes sur ces campus.

Cependant on ne manquera pas de relever la contradiction essentielle qui se fait jour entre ce que semblent attendre les étudiants de leurs consœurs (ce qui transparait dans les reproches à propos de leurs fréquentations, de leurs tenues vestimentaires...), et le climat dont ils entourent chaque occasion de mise en scène de la féminité.

L'explication culturaliste visant à présenter une fracture entre les sexes à propos de la conception du couple et des rôles féminins doit être maniée avec beaucoup de précaution. On a souvent en particulier rapporté l'ambivalence de l'attitude des hommes à l'égard des femmes dans l'Afrique urbaine et contemporaine à une certaine persistance de l'attachement des premiers à la polygamie, refusée en bloc par les secondes :

« Parmi les étudiants de sexe masculin, existe une acceptation largement partagée à la fois de la polygamie traditionnelle et des histoires d'amour "modernes", combinée avec une attente de fidélité de la part des femmes. Les garçons ne pratiqueraient pas eux-mêmes la polygamie, sous peine de passer pour des « bushmen », mais d'un autre côté la plupart d'entre eux trouvent qu'il n'y a rien de mal à cela. Dans sa forme la plus élaborée, la défense par les hommes de la polygamie comme institution sociale, cherche une légitimation dans une sorte de relativisme culturel » (43).

On retrouve une même « auto-justification culturaliste » à la base des critiques formulées par les citadins ivoiriens à l'encontre des jeunes femmes et dans leur légitimation du recours au « deuxième bureau » (44). Dans les deux cas, les propos des hommes témoignent de leur prise de conscience de l'enjeu nouveau que représente le statut social de l'épouse dans leurs propres stratégies d'ascension sociale.

Le recours aux traditions culturelles dans la dénonciation du comportement des étudiantes tiendrait alors plus du « discours de

(43) P. Van den Berghe, *op. cit.*, p. 182.

(44) C. Vidal, *op. cit.*, p. 152.

circonstance » vis-à-vis d'un marché matrimonial de type contractuel dont une grande partie des étudiants se sentent exclus, en raison notamment de la précarité de leur capital économique et statutaire. La situation économique des universités et l'infléchissement de la valeur du diplôme sur le marché du travail nigérian semblent conforter cette tendance. D'un côté les étudiants refusent l'alliance négociée au village d'origine et adhèrent sans équivoque à l'image idéalisée d'un contrat conjugal libéré des contraintes coutumières. De l'autre ils découvrent ce vers quoi les conduit leur situation transitoire : une intégration de plus en plus individualisée à un espace socio-économique marqué par des luttes de classement. Nombre de garçons découvrent cette réalité à l'occasion de leur passage sur le *campus*. Elle s'impose plus brutalement encore dans un contexte où s'effrite la capacité de l'université à maintenir les conditions d'une solidarité organique entre étudiants (45), et où la codification des rapports sociaux n'obéit plus aux seuls statuts que l'institution confère aux uns et aux autres.

La complexité de la situation des étudiantes d'Ibadan, l'amertume et la jalousie que leur témoignent leurs confrères tiennent donc essentiellement à cette double implication de la progression du taux d'insertion féminine dans l'enseignement supérieur : les filles deviennent des concurrentes sérieuses dans l'accès très sélectif aux universités, et donc au marché du travail, et l'allongement de leurs trajectoires scolaires leur confère par ailleurs une dot des plus valorisée et des plus convoitée sur un marché matrimonial en pleine mutation. Les jeunes hommes les plus fragilisés par l'« éclatement des cohésions » et la « superposition des modes de distinction » qu'a révélés avec acuité la crise des années 80 (46) se révèlent, dans ce contexte, les plus prompts à stigmatiser le comportement des étudiantes. Ils sont par ailleurs sans surprise les fers de lance de la perpétuation des rituels universitaires symbolisant la progression dans une hiérarchie bâtie sur la seule excellence scolaire, et de la diffusion au-delà des murs de l'université et en direction des nouveaux inscrits, de l'image d'une identité communautaire idéalisée, hermétique aux recompositions sociales qui la déstabilisent actuellement.

Yann Lebeau

*sociologue, chercheur associé
au Centre d'étude d'Afrique noire*

(45) La communauté universitaire comme « modèle d'harmonie d'unité et de résolution pacifique des conflits » (L. Bloom & H. Woodhouse, « Nigerian Higher Education : Policy and Practice », *Canadian and International Education*, vol. 17, n° 2, 1988, p. 12) nous renvoie à un passé lointain où la population étu-

dante et le corps enseignant étaient essentiellement masculins, et où l'hétérogénéité sociale était masquée par la stricte observance des distinctions statutaires.

(46) Voir J. Copans, « Economies et sociétés contemporaines », in E. M'Bokolo (ed.), *Afrique noire. Histoire et civilisations*, tome II, Hatier-AUPELF, 1992, p. 522.